

A midi précis, le notaire lui remettait le paquet cacheté de noir, en lui disant :

— Votre père, Joseph Roverin m'a recommandé l'attendre que vous soyez d'âge à bien comprendre ses dernières volontés ; je suis sûr de ne pas m'acquitter trop tôt de ma mission : prenez donc ce pli, jeune homme ; lisez-le avec respect, et méditez-le avec recueillement.

A midi précis, Corentine, jetant un grand cri, prit sa nièce dans ses bras.

— Emilien, voici votre fille ! dit-elle ; Marcelle, embrasse ton père !

XVI.

A LA PLANTIELLE.

Marcelle, frémissante de bonheur, était suspendue au cou de son père dont les yeux s'emplissaient de larmes, et Corentine remerciait Dieu du fond du cœur.

Si jamais le plus fugitif des soupçons avait pu traverser son esprit, la noble femme en eût éprouvé du remords au spectacle de l'émotion paternelle d'Emilien ; mais elle n'avait pas à se reprocher un instant de doute.

Lors de la grave maladie de Marcelle, Corentine craignit de la tiédeur ; on n'a pas oublié ses plaintes sévères ; cette fois, il s'agissait d'un crime, et, sa lettre se fût-elle encore égarée, elle en aurait expédié une seconde sans hésitation comme sans amertume. Depuis qu'elle avait écrit, elle annonçait hautement que M. Durantais lui-même ne tarderait pas à confondre les calomniateurs.

— Je voudrais qu'ils fussent ici, tous ceux qui ont osé le croire coupable ! murmurait-elle ; je les forcerais à lui demander pardon à deux genoux.

Et déjà elle avait hâte d'assembler ses amis pour leur crier :

— Voyez de vos yeux et doutez maintenant, je vous en défie !

Ah ! s'il eût été doué d'une parcelle de cette énergie droite, Emilien eût assuré son propre bonheur et celui de tous les siens ! Mais la fermeté réelle, don rare parmi les hommes, n'appartient qu'aux âmes d'une trempe supérieure.

Emilien, malgré son intelligence développée par l'éducation, était de la nature vulgaire. On connaît sa faiblesse ; on sait aussi qu'il était aimant, sensible et susceptible des plus gé-

néreux élans d'enthousiasme. En voyant sa Marcelle s'abandonner à des transports d'amour filial, il oublia jusqu'à ses projets, jusqu'à ses angoisses.

L'enfant avait si ardemment désiré l'instant qui la réunissait à son père, qu'à cette heure, accablée par l'excès de sa joie, elle avait peine à proferer quelques paroles ou plutôt quelques cris inarticulés. — Elle pleurait, et, à travers le voile de ses larmes, elle regardait fixement Emilien.

— C'est lui ! . . . c'est lui, enfin ! je le reconnais . . .

Elle le reconnaissait, disait-elle. Elle se l'était fait dépeindre si souvent par Corentine et par tous ceux des gens du canton qui se souvenaient de lui ! Elle se l'était représenté à elle-même avec tant de prédilection, qu'elle était parvenue à le voir par les yeux du cœur presque semblable à ce qu'il était ! Et, en effet, l'émotion d'Emilien donnait à ses traits l'expression qu'elle y avait rêvée : — C'était lui ! oui, c'était bien là son père !

Et Corentine silencieuse admirait, avec un ineffable bonheur, l'enfant d'Emilien palpitante dans les bras de son père si longuement attendu, le père de Marcelle qui ne pouvait se lasser de la contempler et de l'entendre.

Le retour dans le pays natal l'avait attristé ; il n'avait éprouvé que de pénibles impressions en revoyant les champs et les collines de Saint-Loup, et la maisonnette de la Petite-Plorée où il avait passé son enfance, et même les bords fleuris du Coësnon, témoins sacrés de ses jeunes amours. Devant toutes les saintes images du foyer domestique, il était demeuré froid : — la glace se fondit aux premiers accents de Marcelle.

Le présent s'évanouit devant le passé qui renaissait sous une forme à la fois nouvelle et trop chère, sous les traits de la bien-aimée d'autrefois. Emilien la reconnaissait, lui aussi, mais sans efforts. En elle il retrouvait les regards, le langage, l'expression suave de la physionomie de sa Marcelle perdue, et jusqu'aux indices caractéristiques d'une sauvagerie toute particulière qui n'était pas de la timidité, mais plutôt de la répugnance instinctive pour l'inconnu.

Jeanne-Marcelle, affable, polie et prévenante envers les pauvres, avait toujours semblé fuir les gens du monde, les amis et les connaissances de son mari, les Parisiens, en un mot. Déjà sa fille

lui ressemblait en cela : Corentine, il est vrai, s'était attachée à la façonner ainsi.

Emilien voyait donc là, devant lui, en simple costume de paysanne, avec sa belle coiffe bretonne, avec son joli fichu plissé, une petite jeune fille toute semblable à la Marcelle dont il s'éprit, pendant les vacances, lorsqu'il avait à peine quinze ans.

Elle le contemplant avec la même admiration un peu farouche, avec les mêmes grands yeux bleus empreints de douceur et de tendresse, de finesse et de candeur.

Cette enfant gracieuse lui donnait le nom de père, mais lui, lui ne disait pas encore : « Ma fille. » Il répétait en tremblant :

— Marcelle, ma chère Marcelle !

Et puis il l'embrassait de nouveau, il l'attirait sur son cœur, l'éloignait un peu pour la regarder avec amour, la pressait ensuite sur sa poitrine, et pleurait de joie en s'écriant :

— Vivante ! Marcelle vivante !

De laquelle des deux parlait-il ? de la fille échappée aux tentatives de meurtre d'un scélérat, ou de la mère dont l'âme céleste enveloppait sans doute le père de l'enfant ?

De longtemps Emilien ne se tourna vers Corentine pour la remercier et l'embrasser à son tour ; mais enfin le nuage des illusions se déchira :

— C'est ma fille ! s'écria-t-il. Corentine, vous me l'avez sauvée, vous me la rendez semblable à sa mère ; vous avez tenu toutes vos promesses, ma bonne et tendre sœur ! Comment m'acquitterai-je jamais de toutes mes dettes envers vous ?

— En la rendant heureuse, Emilien, dit la paysanne dont il pressait les mains avec effusion.

— Vous avez plaidé pour moi devant vos injustes et méchants voisins, dit Emilien peu d'instants après.

Corentine l'interrompit en lui faisant signe que Marcelle ne se doutait de rien.

— Je veux qu'elle sache tout !

Et s'adressant à sa fille :

— On a osé dire, poursuivit-il, que moi, ton père, que moi-même, j'étais le misérable qui a essayé de te faire périr.

— Vous ! ô mon Dieu ! Est-ce possible ? dit Marcelle épouvantée.

— Pourquoi l'attrister déjà ? murmura Corentine, tandis que l'enfant ajoutait avec naveté :

— Vous m'aimez, vous me caressez, vous êtes mon père, vous, au lieu qu'il me frappait et voulait me tuer. Vous êtes bon et lui méchant. Vous avez de bons yeux qui me regardent doucement, mais ce vilain homme avait des yeux de démon sous ses gros sourcils noirs à faire peur.

— On a dit que je m'étais déguisé de la sorte, on a dit que j'ai attenté à ta vie, et on le répète encore ! . . .

— J'ai démenti cette infamie ! s'écria Corentine.

— On ne vous a pas crue ! . . .

— Si ! Personne aujourd'hui n'oserait . . .

— On ne me croirait pas moi-même.

— Vous vous trompez, Emilien.

— Non, Corentine ; personne ne vous contredira, soit ! mais je suis mieux informé que vous. Je sais quels odieux propos on ne cesse de tenir dans la plupart des fermes et surtout chez les Roverin.

— Emilien ! . . . Ecoutez ! . . . dit Corentine.

— Mon père ! ne croyez point cela ! disait Marcelle.

En ce moment, Jacques Morgan, son fils Tanguy et sa fille Renée rentraient des champs pour le repas du midi.

Après les premiers compliments, le fermier dit à sa femme de mettre un couvert de plus

— Merci ! mes bons et chers amis, c'est inutile, dit Emilien. Je n'ai pas un instant à perdre ; j'ai déjeuné à Fougères et j'y souperai ce soir.

— Ce soir ! s'écrièrent tous les Morgan.

— Il le faut ! repartit Emilien en se versant du cidre ; et d'abord, vous voyez comme j'en use ici. A votre santé, à votre prospérité à tous !

— Moi, dit Jacques Morgan, ce sera au regret de vous voir repartir si vite. Vos patrons à vous, monsieur Emilien, ont le cœur bien dur, m'est avis, pour ne vous pas donner plus de temps que ça ! . . . Comment ! à peine arrivé, après douze ans d'absence, vous nous quittez, nous et votre fille . . .

— Non ! . . . ma fille ne me quittera plus !

Corentine poussa un cri douloureux et serra Marcelle contre son cœur.

Tous les Morgan posèrent sur la table leurs verres pleins.

Emilien vida le sien d'un trait.

Alors, si l'âme de Jeanne-Marcelle planait sur cette réunion de famille, elle dut en gémissant reprendre son vol vers le séjour d'où sont bannies toutes les erreurs et toutes les faiblesses hu-

maines. Elle dut, après avoir béni son enfant, aller prier Dieu d'en avoir pitié.

Avec son opiniâtreté des plus mauvais jours, Emilien formulait ses intentions.

— Partir ! nous enlever Marcelle ! disaient les Morgan consternés.

— C'est ma fille ! Et, si je suis pénétré de reconnaissance pour tous vos soins, pour toutes vos bontés, pour toute cette tendresse dont votre chagrin même me donne la mesure, je dois désormais me charger d'elle. C'est ma fille, et je l'aime aussi moi !

— Ah ! M. Emilien, si vous demeuriez au pays dit Jacques Morgan.

— Moi, c'est impossible ! Quant à elle, je ne veux pas qu'elle reste un jour de plus dans un canton où son père passe pour le dernier des hommes, pour un assassin, pour un infanticide ! On verra plus tard en Saint-Loup, quand je l'y ramènerai grande, belle, bien élevée, si je suis un mauvais père !... En attendant, je saurai rendre mépris pour mépris et haine pour haine à toute cette race de grossiers paysans !

— Oh ! monsieur Emilien ! calmez vous ! s'écria Corentine.

— Je suis calme ; j'ai médité sur ma conduite, ma résolution est inébranlable !

— Monsieur Durantais, dit Jacques Morgan, méfiez-vous de vous-même, prenez-garde ?

— Mes réflexions sont faites. Vous savez bien, vous, comment j'épousai Jeanne-Marcelle malgré la répugnance de tous les Faron, ses parents et les vôtres, malgré tous les refus de mon tuteur et tous les obstacles qu'on mit entre nous ! Je n'avais pas vingt ans, alors ! Aujourd'hui j'en ai près de trente-cinq. Je suis un homme et nul n'est plus ferme que moi !

— Tout le monde est sujet à se tromper, M. Emilien, murmura Corentine.

— J'ai passé la soirée d'hier chez M. le procureur du roi de Fougères ; il m'a mis au courant de ce qui se passe et se dit ici. Je n'ignore absolument rien ! Et, s'il faut vous le déclarer mes amis, je désapprouve les assiduités d'un certain petit Roverin auprès de mon enfant ; j'ai résolu d'y couper court !

Marcelle tremblante murmura le nom de Pierre-Paul ; mais son père ne l'entendit pas.

— Que ce gars aille garder ses bestiaux avec ceux qui me traitent de meurtrier !... Il n'y a rien de commun entre de tels misérables et moi Emilien Durantais

— Mon père ! mon père ! dit Marcelle fondant en larmes.

Corentine lui fit signe de garder le silence.

— Mes amis, dit encore Emilien, pendant un instant j'avais songé à protester publiquement devant les gens de ce pays...

— C'est ce qu'il faut faire, interrompit Corentine, c'est pour cela que je vous ai écrit, et nous les Morgan et tous nos amis, et les Roverin que vous croyez à tort contre vous, nous vous soutiendrons...

— Je ne veux plus entendre parler des Roverin ! répliqua Emilien d'un ton sec. Qu'on ne prononce plus leur nom en ma présence !

Il y eut, après ces mots, un instant de silence cruel.

Marcelle et Corentine échangèrent un regard douloureux.

Morgan mâcha un gros juron.

Emilien songeait à Clarisse Roverin sa femme, et s'affermissait dans la funeste résolution de la laisser pour jamais étrangère à sa famille bretonne.

— Monsieur Emilien, dit enfin Corentine, la vérité, toujours la vérité !... La vérité plaît au bon Dieu ! La vérité, c'est l'arme des honnêtes gens et des chrétiens ! Oh ! dites-la, ici, tout haut... Ne vous en allez pas si vite...

— La vérité ! interrompit Emilien : ai-je donc menti ?... Non ! il est au-dessous de moi de venir déclarer que je suis incapable d'un crime infâme. Les menteurs sont ceux qui me calomnient !... Du reste, mes bons amis, j'ai été dissuadé de mon imprudent projet par M. le procureur du roi. Je me bornerai donc à faire une visite à M. le maire et à son neveu Jérôme Gillet qui a sauvé Marcelle...

— Et Plantiau ! dit la petite fille en essuyant ses larmes.

— Plantiau, qu'est ceci ?

Jacques Morgan répondit :

— Le chien de... le chien des... le chien qui l'a sauvée, au fait, avant Jérôme !

Il évita, comme on le voit, de nommer les Roverin et Pierre-Paul, obéissant ainsi à regret à l'injonction formelle d'Emilien Durantais.

En apprenant ce qu'était Plantiau, le père de Marcelle sourit, l'embrassa encore et lui dit de ne plus pleurer ; puis, se dirigeant vers la porte :

— Dînez, mes bons amis ; je vais chez les Gillet et je reviens.

La famille Morgan le vit avec stupeur pre-

dre le chemin de la Grainée ; le repas fut triste et court ; Corentine ne dina point.

— Ne parle jamais de Pierre-Paul à ton père, dit-elle à Marcelle, ni à présent, ni à Paris, si tu y vas. Laisse-moi faire, mon enfant !... Oh ! tout n'est pas perdu !... Mais mange donc ! tu vas voyager peut-être !

— Je n'ai pas envie de manger ! dit Marcelle en sanglotant.

— Quel malheur ! s'écria bientôt après la Bretonne, que tout justement à cette heure-ci il y ait chez les Roverin une affaire de famille...

— Femme, dit Morgan, ceci presse plus que toutes leurs affaires.

— C'est vrai ! fit Corentine ; eh bien ! Tanguy, mon gars, cours au Moire, et ramène nous Pierre-Paul avec toi ?

— Oh oui ! s'écria Marcelle, que je puisse au moins lui dire adieu.

Tanguy partit en courant de toutes ses forces.

Jacques Morgan, subrogé tuteur de Marcelle, s'assit dans la cheminée, alluma sa pipe et médita en grognant :

— M. Emilien Durantais est son père, son vrai père, répétait-il sur tous les tons ; point de remède à ça ! Nous avons bien pu sauver la terre... empêcher de vendre la Grainée et le reste... Mais il est le maître de sa fille... S'il veut l'emmener, il l'emmènera !...

Renée, Marcelle et Corentine formaient un groupe digne du crayon de Greuse et de la plume de Sterne. Là, on pleurait on s'embrassait, on échangeait de tristes et doux regards ; il y avait des sourires célestes parmi les larmes, d'angéliques paroles parmi les soupirs.

Toujours digne, toujours ferme, Corentine empêchait Renée de prononcer un seul mot de blâme, Corentine recommandait le respect filial à l'enfant qu'elle tremblait de perdre. Et pourtant, avec sa prudence un peu défiante de paysanne prévenue contre Paris :

— Marcelle, ma fille, dit-elle tout bas, n'oublie jamais cette adresse-ci : *A Madame Jacques Morgan, à Lavignais en Saint-Loup, par Fougères, Ille-et-Vilaine.* — Il y a des boîtes aux lettres à tous les coins de rue à Paris, tu sais écrire, et, si jamais tu m'appelles, vois-tu, j'irai... à moins que je ne sois morte !...

— Et si ma mère ne pouvait pas, dit Renée, mon père, mon frère Tanguy et moi nous serions prêts, sans compter Pierre-Paul...

— Oh ! celui-là, dit Corentine, il faudra le retenir !

— Ma tante, murmura timidement Marcelle, vous ne voulez donc pas qu'il me rejoigne là-bas, si j'y vais !

— Je veux que tu nous reviennes ! s'écria la fermière. Oh ! Paris ! Paris !... Ma pauvre enfant, ne lui souhaite pas d'aller jamais à Paris.

Le ton de Corentine était sombre et menaçant :

— Si l'on y est malheureux, dit Marcelle, que Pierre-Paul reste au pays avec vous !...

— Mais je ne veux pas, moi, que tu sois malheureuse, répliqua Corentine frémissante ; puis, se reprenant : — Ton père est bon, il t'aime ; respecte-le, sois une fille soumise et dévouée, ne lui désobéis jamais, et tu seras heureuse, Marcelle ! Le bonheur est le sentiment de bien remplir tous ses devoirs. J'ai eu tant de peine à Paris où j'ai vu mourir ta pauvre mère, j'y ai été si malheureuse, moi, que j'en dis peut-être trop de mal !

Et un moment après :

— Ne t'effraie pas de mes craintes, Marcelle. J'ai tort de parler ainsi. Partout, partout, à Paris comme en Bretagne, le bon Dieu veille sur ses enfants !

XVII.

L'AVEU.

Emilien Durantais ayant trouvé l'oncle MATHURIN et le neveu Jérôme Gillet sortant de table, alla visiter avec eux les propriétés de sa fille.

— Monsieur Jérôme, dit-il au fermier, si quelque chose pouvait augmenter mon éternelle gratitude envers vous, ce serait le soin avec lequel vous faites valoir La Grainée-sur-Coësnon.

— Autant dans mon intérêt que dans celui de votre petite Marcelle, répondit le paysan, et, a vous dire vrai, bien plus encore par amour-propre.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Emilien.

— Il fait, sans trop s'en douter, l'éloge de l'émulation, du bon exemple et du progrès dit le maire de Saint-Loup. La Grainée-sur-Coësnon touche la Graine-en-Terre qui est à moi, elle avoisine les propriétés de M. de Beauval, non moins disposé que moi-même à propager les meilleures méthodes de culture...

préjugés de la campagne, et que, petit à petit, j'aie le temps de les amener à me plaindre, à me croire ! Vivrai-je assez pour les détourner de leurs erreurs ? Les persuaderai-je jamais ?

» Ecoutez-moi donc, vous, mes enfants, et laissez-vous convaincre.

» Sois paysanne, Clarisse ! Oublie ces premières et inutiles leçons de dessin, de musique ou d'histoire que ta mère et moi nous t'avons données. Ne doute pas de mes paroles surtout ; crois bien que je ne veux que ton bonheur.

» Ce n'est pas l'instruction que je redoute pour toi, mais ses conséquences ; tu ne voudrais plus être paysanne, si l'on continuait à t'élever en petite demoiselle. Moi qui me meurs avec le regret de n'avoir pas vécu paysan, pourrais-je le devenir, si, par miracle, j'échappais à mes maladies ? Non, je n'en aurais la force ni au physique, ni au moral. Mes parents ont cru me donner un bel avenir en faisant de moi un demi-savant, une espèce de monsieur, un pauvre en habit noir ; tel j'ai vécu, et tel je serais encore forcé de vivre, parce qu'à mon âge on ne peut plus guère se changer.

» Hâte-toi donc, Clarisse, de devenir paysanne comme tes jeunes cousines Denise, Périne et Mariette.

» Quant à toi, Pierre-Paul, tu es encore trop enfant, grâce à Dieu, pour emporter de Paris autre chose qu'un vague souvenir qui ne contrariera point les desseins de ton père.

Pierre-Paul interrompit sa lecture :

— Clarisse ! murmurait-il ; mon père s'adresse à elle autant qu'à moi-même. Pourquoi donc l'avoir laissée à Paris chez une marquise, lorsque son projet était de la ramener ici, à Saint-Loup, en même temps que moi ?

Le lecteur du manuscrit entier laissa sans réponse une question si naturelle. Et pourtant la réponse s'y trouvait implicitement.

On voit le père de Clarisse craindre déjà pour elle le commencement d'instruction qu'elle a reçue ; c'est une petite demoiselle de Paris : se résignera-t-elle à être paysanne comme ses cousines ? Elle aura des souvenirs et des regrets fâcheux. Ces appréhensions doivent être rangées en première ligne parmi les causes qui firent accepter à Joseph Roverin les généreuses propositions d'Ismène.

Ouvrage informe d'un homme presque aveugle et qui ne peut se relire, le mémoire testamentaire appris à Pierre-Paul quelles avaient été les souffrances de sa mère et de son père,

avant, pendant leur mariage, et surtout à dater du jour où la naissance, les maladies et la mort de leurs enfants, transformèrent en détresse leur aisance passagère de quelques années.

Et toujours, après les peintures les plus navrantes, Joseph Roverin redonnait à ses enfants le même avis, le même ordre paternel :

« Vivez paysans, ne retournez jamais à Paris ; n'allez pas y perdre, avec la santé, le repos de l'esprit et la paix du cœur. Résistez à tous les conseils, à tous les exemples, à toutes les tentations. Au lieu d'accroître vos besoins sachez les restreindre. Croyez-en votre père, qui est d'accord avec les sages de tous les temps : c'est aux champs que l'homme jouit de la plus grande somme de bonheur qu'il soit permis de posséder sur la terre. »

Le précepteur latiniste et un peu pédant perçait après ce passage :

« Virgile, Horace, Lucrèce et l'auteur du *Prædium Rusticum*, ont dit en de beaux vers latins ce que je traduis ici pour vous, mes chers enfants.

» Trop heureux ceux qui cultivent les champs, s'ils appréciaient tout leur bonheur ! . . .

» Heureux qui ne connaît que les divinités champêtres !

» Ce fut parmi les laboureurs que la Justice fit son dernier séjour sur la terre !

» L'âge d'or ne dura que jusqu'au temps où les hommes bâtirent des villes. »

» Les écrivains profanes sont d'accord sur ce point avec nos livres sacrés, puisque la première ville fut bâtie par Caïn.

» Oh ! vivez aux champs comme Abel ! Sois pasteur de troupeaux, mon fils Pierre-Paul ; et toi, ma fille, ma chère Clarisse, n'espère pas trouver Booz ailleurs que dans sa terre après la moisson.

» Dans les villes on ne glane pas, on mendie, et, si l'on ne veut pas mendier, on meurt !

« Ille suos hominum fortunatissimus agros

« Diligat, obscuro positus qui rure colonus...

» C'est-à-dire : « Qu'il sache aimer ses champs, ce laboureur retiré dans une terre obscure, il est le plus heureux des hommes ! . . . »

» Mais pourquoi vous citer tant d'auteurs que vous ne connaîtrez jamais ! Ici je dois être père et non maître d'école ! Mon histoire est bien autrement éloquente que les Géorgiques et tous

les poèmes du monde sur le bonheur de la vie champêtre ! . . .

» Rien pour rien dans les villes ! L'air, l'espace et la lumière du soleil s'y vendent au poids de l'or. Le temps y est hors de prix.

» Depuis vingt ans, je tiens un compte avare de mes moindres minutes : j'abrège la durée de mes repas pour parvenir à les gagner ; mais la maladie est venue : faute de repos, elle nous a pris notre temps de travail, et voilà pourquoi nous mourons.

» Le sommeil est une dépense de luxe que les riches peuvent seuls s'accorder.

» Hélas ! je n'ai pu acheter le terrain où reposent les restes de votre mère, de vos frères et de vos sœurs.

» A l'instant où j'écris ces dernières pages, je dois jusqu'à leurs cercueils.

» Demain, pour acquitter une faible partie de mes dettes, je ferai vendre aux enchères notre pauvre mobilier, unique fruit de vingt années de labeur sans relâche.

» Le piano de ta mère sera vendu demain, Clarisse ! . . . »

Pierre-Paul, dont les larmes coulaient avec abondance, ferma les yeux pour revoir le passé :

— Oui, se dit-il tout à coup, c'était un piano pareil à celui des dames de Beauval, c'était un piano que ce meuble auquel se cramponnait — pendant la vente — ma pauvre petite sœur Clarisse, vêtue de noir . . . Et la foule des acheteurs nous entourait . . . Et mon père avait un bandeau vert sur les yeux . . . Mais après ? . . . après ? . . . que devint Clarisse ?

Un nuage de deuil s'abaissa devant les images qu'évoquait Pierre-Paul. Sa mémoire restait impuissante, et le cahier paternel était muet.

Ecrit par fragments, entre le jour de la mort de Mme Roverin et celui de la vente à la criée, ce manuscrit, tout plein de récits affligeants, que nous croyons inutile de reproduire, se terminait brusquement par une phrase interrompue.

Joseph se proposait, sans aucun doute, de le compléter après son retour à Saint-Loup. S'il le cacheta, s'il l'adressa au notaire, ce ne fut que par un surcroît de prudence.

L'orphelin en était à peine au milieu de sa lecture lorsqu'une voix juvénile se fit entendre sur la place du village :

— Paul ! Pierre-Paul ! criait en courant ça et là Tanguy Morgan, qui sortait du Moire où ses Roverin assemblés attendaient le jeune gars.

Absorbé dans sa douleur, Pierre-Paul n'entendit point.

Le chien Plantiau, qui gémissait aux pieds de son maître, dressa les oreilles, fit un mouvement et fut sur le point de rejoindre Tanguy.

Ses excellents instincts devaient le tromper cette fois. A la vue des larmes de Pierre-Paul, il se remit à lui lécher les mains ; il laissa passer le cousin de Marcelle, dont le départ inopiné fournissait au Moire le sujet de la conversation générale.

XIX.

ADIEUX.

Tanguy Morgan avait répandu l'alarme parmi les Roverin réunis au Moire dans l'attente de Pierre-Paul et du gros paquet cacheté de noir.

Denise, Périne et Mariette regrettaient Marcelle qui s'éloignait du pays.

La mère Gervais soupira en pensant au chagrin qu'allait avoir son neveu Pierre-Paul.

— Vous verrez, disait la Bernarde en grommelant, que notre jeune maître ira à la Plantelle, au lieu de venir ! Ce n'est pas bien . . .

— Vous vous trompez, bonne mère, répondit l'oncle Gervais, Pierre-Paul sait que je l'attends ici.

— Et puisque Tanguy le cherche, ajouta la mère Gervais, c'est qu'il n'est pas chez les Morgan.

— A savoir ! répartit la vieille. Pierre-Paul aura pris le pont de Lavignais . . .

— Et quand cela serait, dirent à la fois Briec et sa sœur Denise, nous restons à Saint-Loup, nous autres !

— Voulez-vous donc, ajouta Mariette, qu'il laisse partir Marcelle sans lui dire adieu ?

— Moi, dit Périne, j'ai bien envie d'aller à la Plantelle.

— Pierre-Paul va rentrer, fit l'oncle Gervais, nous irons tous ensemble.

— Mon père, demanda Julien, voulez-vous que j'aille chercher Pierre-Paul ?

— Et moi aussi, dit Briec.

— Oui, allez vivement !

Les deux frères sortirent, tandis que leur père disait avec humeur :

— Ce M. Emilien Durantais, qui ne fait rien à propos, avait bien besoin de venir chercher sa fille tout justement aujourd'hui.